

**CRITIQUE CD événement.
« MUJER FATAL, portrait of a
woman ». Aigul Akhmetshina,
mezzo-soprano. Antonio
Pappano, piano (1 cd Decca
classics, juin 2025-avril
2026)**

Pour son 2ème album chez Decca, la formidable mezzo née en Oural, Aigul Akhmetshina envoûte les sens, incarnant dans ce portrait de femme *fatale*, un être multiple, riche, ambivalent, tendre et passionné, fragile et puissant. Ce caractère entier, complexe est permis par l'ampleur d'une voix unique qui maîtrise, et l'art de la nuance, et la justesse des expressions tragiques et tendres. L'aplomb de la diseuse autant que la fulgurance de la tragédienne sont exceptionnels. Une réussite totale que le programme édité par Decca illustre de la meilleure des façons et dans une

succession d'airs, d'une remarquable cohérence.

Le premier air composé par **Elena Roussanova**, donne le titre du récital « **MUJER FATAL** », la Belle Otero dont le texte qui célèbre la puissance de l'amour permet au timbre charnel, cuivré, aux phrasés filigranés de la mezzo ouralienne d'affirmer son art... divin et irrésistible. Même autorité convaincante dans les deux mélodies dans la langue de Cervantes justement, deux des **5 Canciones negras de Montsalvatge**, comme enchantées, enivrées, d'une justesse de ton idéale, d'autant que le piano du chef **Antonio Pappano** accompagne en complice lui aussi inspiré, le chant ardent, précis, fin de l'indiscutable diseuse. Y compris dans la berceuse, elle aussi étoilée « Canción de cuna para dormir a un negrito »... aisance filée d'un legato souverain, timbre de velours, mais relief du texte toujours : la diva enchante littéralement. Sa Carmen, applaudie au Met et à Paris, affleure la saveur un rien canaille de son « **Besame mucho** » de **Consuelo Velazquez** : ardente, puissante, et même provocante.

Plus précis et finement timbré, son **Bizet** (d'après Hugo : les sublimes « **Adieux de l'hôtesse arabe** ») hier chanté et avec quel aplomb par Bartoli, gagne une profondeur électrique grâce à l'ampleur de son médium et de ses graves aussi ronds que larges : ainsi surgit et même irradie un thème souvent tabou, mais qui fait de Hugo, un visionnaire : le désir féminin... ici pour un »Bel étranger, beau jeune homme blanc, bel oiseau passager »... La voix enchante davantage encore, telle une



sirène fugace au chant aussi ardent que fin, comme irradié dans la non moins sublime « vocalise étude » de **Ravel**, pour voix et piano, en forme d'habanera... Même ampleur expressive et élasticité suave dans « Je te veux » de Poulenc. Romantique, d'une tragédie souterraine et voluptueuse, son **Tchaïkovski** perce l'âme par son intensité ; le **Rimski Korsakov** hypnotise par son orientalisme éperdu, suave, d'une tendresse flottante, aux aigus perçants, comme envoûtés.

En anglais, **Gershwin** séduit tout autant, ample mais finement suave ; **Bernstein** est tout autant inspiré, incarné, révélant deux registres opposés : l'expansif »Lucky to be me », et le plus tendre, évanescent « Somewhere »... Enivré, enchanté et d'une justesse expressive idéale est « Speak low » de **Weill**, enfin le dernier **Britten** « Tell me the Truth about love » : écrit comme une petite seynette, tel un monologue, semble gloser mais avec sagesse sur la vérité de l'amour. Soliloque proche de la confession délirante à laquelle la divine diseuse apporte tout son art puissant et fin à la fois, et plus que jamais, irrésistible.

Parcours très bien conçu et qui ferait au concert, un programme plus qu'enthousiasmant, captivant.

CRITIQUE CD événement. « **MUJER FATAL, *portrait of a woman*** ».

Aigul Akhmetshina, mezzo-soprano. **Antonio Pappano**, piano (1 cd Decca classics, enregistrement réalisé à Londres, juin 2025-avril 2026) – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026



PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur : DG DECCA :

<https://store.deutschegrammophon.com/en-en/products/aigul-akhmetshina-antonio-pappano-mujer-fatal-118212>

vidéo

Roussanova: Mujer Fatal · Aigul Akhmetshina · Antonio Pappano
– juin 2026)

TRACKLIST / programme :

Elena Roussanova: Mujer Fatal
Xavier Montsalvatge: No. 1 Cuba Dentro de un Piano, from
"Cinco canciones negras"
Xavier Montsalvatge: No. 5 Canción de cuna para dormir a un
negrito, from "Cinco canciones negras"
Carlos Guastavino: La Rosa y el Sauce
Carlos Gardel: El Día Que Me Quieras
Consuelo Velázquez: Bésame Mucho
Bizet: Adieux de l'hôtesse arabe, Op.21 No.4
Ravel: Vocalise-étude en forme de Habanera, M.51
Satie: Je te veux
Mily Balakirev: I Loved Him
Tchaikovsky: None but the Lonely Heart, Op.6 No.6
Rimsky-Korsakov: No. 2 The Nightingale and the Rose, from "4
Romances, Op.2"
Mark Minkov: No. 5 Landscape, from "The Crying Guitar"
George Gershwin & Ira Gershwin: The Man I Love, from "Lady be
Good"
Bernstein: Lucky to be Me, from "On the Town"
Bernstein: Somewhere, from "West Side Story"
Kurt Weill: Speak Low, from "A Touch of Venus"
Britten: Tell me the truth about love, from "Cabaret Songs"

ENTRETIEN avec Hervé NIQUET, à propos de la nouvelle saison 2026 – 2027, celle des 40 ans du Concert Spirituel

Quarante ans après avoir fondé *Le Concert Spirituel*, Hervé Niquet revient sur les choix artistiques de la saison 2026 -2027 avec 5 créations, des partenaires fidèles, et un appétit qu'il dit intact.

La singularité du *Concert Spirituel* se révèle depuis ses débuts dans un son, un engagement, une curiosité spécifique qu'Hervé Niquet sait cultiver au service de partitions aussi spectaculaires qu'inédites, impliquant le chœur comme l'orchestre et des solistes devenus des partenaires familiers... La prochaine saison s'annonce particulièrement prometteuse, annonciatrice d'expériences et de découvertes mémorables

Photo : Hervé Niquet © Henri Buffetaut



CLASSIQUENEWS : Comment se construit une saison ? Est-ce qu'une œuvre en appelle une autre, ou partez-vous plutôt d'une intuition globale ?

Hervé Niquet : J'ai plein de choses dans mes armoires et en ce moment, je fais du tri : tout ce que je ne dirigerai plus, par manque de temps ou d'argent. Ce qui me reste, je le programme sur les dix prochaines années. Donc ça part un peu dans toutes les directions, parce qu'il faut mettre le chœur en valeur, l'orchestre en valeur, des répertoires que peu de gens font – pour les quarante ans, on a un projet hors normes de musique Renaissance. Je crois que quarante ans de répertoire et mon expérience comme pianiste, claveciniste, organiste et chef me donnent un outil qui me permet d'aller dans différentes directions sans m'éparpiller, curieusement.

CLASSIQUENEWS : Cette fidélité de votre son, le public la reconnaît-il aussi ?

Hervé Niquet : C'est même pour ça qu'il revient. On a un public qui nous suit depuis des années, parfois depuis le début, qui sait nous reconnaître dès les premières mesures. C'est une chance immense d'avoir des spectateurs aussi fidèles car ce sont eux qui nous permettent de continuer à prendre des risques.

**« On peut s'étonner d'avoir encore
faim »**

Hervé Niquet



CLASSIQUENEWS : Le spectacle de musique Renaissance intitulé « Mariage Princier » convoque des instruments d'époque que vous reconstruisez spécialement. Qu'est-ce que cette musique a de si particulier qu'elle justifie un tel dispositif ?

Hervé Niquet : Ce n'est pas la musique qui justifie ce dispositif, c'est l'événement. Et ce n'est pas le mariage de deux quidams : c'est un futur empereur et une future reine. On va essayer d'approcher la vérité de l'instrumentarium en reproduisant pour ce spectacle des tambours de la Renaissance, des instruments qu'on ne joue plus aujourd'hui. On va

reconstituer au plus près le déroulement d'une de ces entrées comme autrefois dans les villes belges : en juin, La Seine Musicale nous offre le cadre idéal pour cette reconstitution, puisque nous allons recréer la procession musicale en extérieur avant d'entrer dans la salle.

CLASSIQUENEWS : Après le Diapason d'or pour Médée, cette année voit la création des Vespres à la Vierge de Charpentier, pour double chœur et double orchestre. Qu'avez-vous découvert sur ce compositeur en travaillant ce corpus ?

Hervé Niquet : Je n'ai rien découvert mais tout s'est confirmé ! Ça m'a confirmé le génie du bonhomme, confirmé son éducation italienne et son savoir-faire dans un faste aux dimensions insensées... il faut être un peu fou pour faire cela, pour reproduire ce rendu acoustique d'exception, qui fait communiquer le ciel et la terre. Le programme est une reconstitution liturgique et musicale d'ampleur autour du Magnificat et s'appuie sur la richesse des motets du corpus. Nous pourrons compter sur les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles comme chœur associé.

CLASSIQUENEWS : Comment continue-t-on à produire de tels effectifs dans une économie du spectacle qui devient incertaine ?

Hervé Niquet : C'est difficile de vendre des grands programmes. On ne peut monter ces projets qu'en s'associant, en coproduisant, en coréalisant, parce que je trouve que ce corpus le mérite. Et cela se fait grâce à la confiance des pouvoirs publics et avec quelques financeurs. On travaille avec les Chantres du Centre de musique baroque de Versailles, qui fournit aussi les éditions. Et Château de Versailles Spectacles accueille le concert et l'enregistrement.

Ces œuvres n'ont jamais été jouées ni enregistrées ; on en a des visions très parcellaires. Au bout du troisième disque, on

aura la quasi-totalité des motets à deux chœurs et deux orchestres de Charpentier. Ce sera un accomplissement, une somme de travail incontournable. Je crois que c'est exactement ce rôle que doit jouer un ensemble comme le nôtre aujourd'hui : être celui vers qui l'on se tourne quand on veut monter ce que personne d'autre n'ose monter.

CLASSIQUENEWS : Le chœur du Concert Spirituel rejoint l'orchestre Les Siècles pour Orphée au Théâtre des Champs-Élysées. Quel est votre travail avec le chœur sur ce projet ?

Hervé Niquet : Le chœur du Concert Spirituel est toujours prêt pour se produire avec les projets d'autres chefs. La seule condition, c'est que je le prépare moi-même, parce que je veux qu'il ressemble au chœur qu'on entend d'habitude. Je le prête avec plaisir, à cette seule condition : pouvoir le préparer pour ne pas perdre ce qui fait sa personnalité.

CLASSIQUENEWS : Qu'est-ce qui fait précisément cette personnalité ?

Hervé Niquet : Le son, et la façon dont on fait le son. La projection, c'est vraiment reconnaissable. Sur scène, en revanche, ce n'est pas moi qui fais le travail, c'est le metteur en scène. Moi, je leur donne un outil musical qui fonctionne.

CLASSIQUENEWS : « Scaramouche et Music-Hall » est un spectacle festif et humoristique qui rassemble Milhaud, Trenet, Bourvil, Gershwin et d'autres dans un même programme . Qu'est-ce que cela raconte de votre rapport à la musique populaire ?

Hervé Niquet : Michel Serrault disait un jour à un ministre de la Culture : « Dites donc, monsieur le ministre, il serait quand même temps de prendre l'humour au sérieux. » Et je pense

que L'Auberge du Cheval-Blanc a eu, dans son existence, beaucoup plus de spectateurs que certains opéras dits sérieux. L'humour et la légèreté, c'est extrêmement complexe à régler. Avec l'Orchestre de chambre de Paris et les choristes du Concert Spirituel, j'aurai des partenaires prêts à en découdre avec ce genre délicat qu'est la musique légère.

CLASSIQUENEWS : C'est vous qui avez construit ce programme à partir de vos goûts personnels ?

Hervé Niquet : Oui ce sont mes influences. J'y ai mis Scaramouche de Darius Milhaud, une sorte de concerto pour clarinette en trois parties, très influencé par le Brésil. Et puis j'ai bien connu Madeleine Milhaud, qui me dit : « Hervé, lisez donc Barba Garibo, une pièce de Darius qu'on ne fait plus jamais. Il adorait ça. » Voilà l'occasion pour moi de le faire avec les deux équipes au Châtelet, à Compiègne et à Massy. Ça vient après les vacances du Nouvel An : je pense que c'est très digestif pour le moral de tout le monde en ce début d'année. Ce sera du pur bonheur.

CLASSIQUENEWS : Y a-t-il une dimension de votre travail que le public ne perçoit pas, mais qui vous semble essentielle ?

Hervé Niquet : Le seul secret, c'est le travail. Nos publics apprécient nos interprétations sans avoir besoin de connaître les heures de travail qu'il faut passer sur une partition, un manuscrit, une édition. On pourrait ne pas faire ce travail et se contenter des partitions existantes, mais je trouve cela indispensable pour rendre l'oeuvre intelligible et justifier toutes les décisions qu'on prend. Ce travail nourrit tout l'orchestre. Quand je me retrouve face à cent musiciens, je peux faire confiance à mes quarante années de recherche pour proposer des réponses, des solutions.

CLASSIQUENEWS : Après quarante ans, est-ce que ça change la manière dont vous montez sur scène, l'envie, ce que vous avez envie d'y mettre ?

Hervé Niquet : Non, j'ai toujours la même excitation, presque la même appréhension qu'au premier concert. C'est ce qui me pousse à toujours vouloir aller plus loin, plus vite, à l'essentiel. Quarante ans plus tard, j'ai l'impression d'être encore en train d'apprendre mon métier, et c'est exactement ce qui me donne envie de continuer.

CLASSIQUENEWS : Qu'est-ce qui fait, selon vous, l'identité d'un ensemble comme le vôtre ?

Hervé Niquet : Ce qui fait la particularité du Concert Spirituel, c'est la façon dont on parle, le son reconnaissable, l'audace, les prises de position qu'on a pour la scène. Le public aime qu'on lui raconte les histoires des compositeurs, des partitions, et j'adore en parler sur scène : comment, pourquoi c'est comme ça, avec qui c'était écrit. Ça donne une proximité presque naturelle entre des œuvres du XVIIe-XVIIIe siècle et nous. C'est un ensemble curieux de tout.

CLASSIQUENEWS : Qu'est-ce qui continue de vous surprendre vous-même ?

Hervé Niquet : (Rires) Ça fait trente-cinq ou quarante ans qu'on travaille avec les mêmes musiciens. Et ce qui m'étonne, c'est qu'ils soient encore étonnés. Au final, on peut s'étonner d'avoir encore faim, mais tant qu'on a faim, c'est qu'on a encore des choses à raconter !

Propos recueillis en août 2026

saison 2026 – 2027

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison 2026 – 2027 du Concert Spirituel : les temps forts, les productions événements,...

Nouvelle saison 2026 – 2027 : LES 40 ANS ! Les Vespres de la Vierge de CHARPENTIER, Orasho, Un grand mariage princier, Orphée de GLUCK, Music-hall & Scaramouche...



<https://www.classiquenews.com/le-concert-spirituel-nouvelle-saison-2026-2027-les-40-ans-charpentier-les-vespres-de-la-vierge-orasho-un-grand-mariage-princier-orphee-de-gluck-music-hall-scaramouche/>

TOULOUSE, ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE. Star Wars IV « L'Empire contre-attaque », jeu 14 sept 26, ciné-concert

événement (Zénith Toulouse Métropole)

Grande célébration symphonique pour l'ouverture de la nouvelle saison de l'ONCP Orchestre National du Capitole de Toulouse : le ciné-concert qui s'annonce au Zénith Toulouse Métropole, promet une nouvelle expérience inoubliable entre cinéma et grands frissons symphoniques. Re découvrez le film *Un nouvel espoir* (épisode IV de la saga *La Guerre des étoiles / Star Wars*) avec l'Orchestre National du Capitole de Toulouse au complet...



Ciné-concert Star Wars : le retour ! La saga **Star Wars** est de retour, d'autant plus percutante et puissante qu'elle est portée par les instrumentistes de l'Orchestre national du Capitole... Après le premier volet qui a électrisé le

Zénith de Toulouse en juin 2025, Luke Skywalker, Dark Vador, Princesse Leia, l'Orchestre du Capitole (et le petit robot R2-D2) proposent la suite des aventures galactiques. Avec « L'Empire contre-attaque », (re)parcourez les constellations et planètes aux mille dangers, jusqu'au climax dramatique d'un célèbre duel au sabre laser...

Pour ce deuxième volet, **John Williams** compose un tube absolu, « La marche de l'Empire ». Morceau haletant, situé du côté obscur de la Force, et inspiré (en accéléré) de la Marche funèbre de Chopin ! Plutôt chasseur rapide ou vaisseau spatial, plutôt X-wing ou Faucon millenium pour le voyage ?

Film Star Wars : Episode IV – Un nouvel espoir en VOSTFR
Avec l'Orchestre National du Capitole de
Toulouse
jeu 14 sept 26 (Zénith Toulouse
Métropole), 20h
Ouverture des portes à 18h30



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ONCT
Orchestre National du Capitole de Toulouse :
<https://onct.toulouse.fr/star-wars-lempire-contre-attaque/>

PLUS D'INFOS sur le site du Zénith Toulouse Métropole :
<https://zenith-toulousemetropole.com/shows/Star%20Wars%20par%20L%27Orchestre%20National%20Capitole%20Toulouse-21698>

Orchestre National du Capitole de Toulouse
Ernst Van Tiel, direction

John Williams : musiques pour la saga **STAR WARS**
épisode IV : « *Un nouvel espoir* »

SE RENDRE AU ZÉNITH

Allez-y avec Tisséo !

Calculez votre itinéraire sur [tisseo.fr](https://www.tisseo.fr/) et trouvez le mode de transport qui vous convient : <https://www.tisseo.fr/>

Tramway : Ligne T1 – Arrêts Zénith ou Hippodrome

Métro : Ligne A – Station Arènes

Bus : L2 – Arrêt Zénith ou Cartoucherie / L 3 – Arrêt Hippodrome

VélôToulouse : Stations n°245, n°9, n°236, n°226

**CD événement, annonce.
« HOMAGE TO HEIFETZ » : Lalo,
Korngold, Debussy... María
Dueñas, violon. Simón Bolívar
Symphony Orchestra of
Venezuela / Gustavo Dudamel
(direction) – 1 cd DG**

Deutsche Grammophon

Sur les pas de l'illustre Jascha Heifetz (1901 – 1987) – lituanien exilé aux States, la jeune violoniste espagnole originaire de Grenade, Maria Dueñas (24 ans) aborde plusieurs pièces que le violoniste légendaire a sublimé avant elle... Les 5 séquences ardentes, passionnées de la Symphonie Espagnole de Lalo, véritable concerto symphonique pour violon, conçu par Pablo de Sarasate en 1875 ; surtout joyau concertant postromantique, le Concerto trop rarement joué, de Korngold, opus 35 (d'une tendresse enivrante ; d'un lyrisme enchanté, éperdu en particulier dans son mouvement central, « Romance – Andante »).

La violoniste ajoute une transcription de La Fille aux cheveux de lin de Debussy (extraits des Préludes I, originellement pour piano), puis la Plus que lente et surtout, clin d'œil attendu, »La Chevelure » (extrait des Chansons de Bilitis, dans la transcription de Heifetz !), avec Itamar Golan au piano. Pour Maria Dueñas, il s'agit d'honorer la mémoire et l'immense legs artistique (et sonore) du violoniste Jasha

Heifetz (« son feu et son âme ») qu'elle écoutait avec admiration dès l'âge de 6 ans, précisément son interprétation de l'éblouissant Concerto de Korngold (avec le Saint-Louis Symphony Orchestra) : s'y accomplissait ce chant spécifique conçu par Korngold, et réservé au prodige du violon, entre Caruso et Paganini. D'un lyrisme extraverti, si proche de la voix, le violon de Maria Dueñas conclut son récital symphonique par une pièce plus intérieure : « Estrellita » de Manuel Ponce (également dans l'arrangement de Heifetz, que ce dernier aimait jouer en bis)...

CD événement, annonce. HOMAGE TO HEIFETZ : Lalo, Korngold, Debussy... María Dueñas, violon. Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela / Gustavo Dudamel (direction)
– 1 cd DG Deutsche Grammophon – Enregistré en août 2025 – Londres, studios Abbey Road



PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur DG Deutsche Grammophon :
<https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/14205>

VISITEZ aussi le site officiel de la violoniste Maria Dueñas :
<https://www.mariaduenasviolin.com/en>

VIDÉO

María Dueñas, Itamar Golan – Debussy: Chansons de Bilitis: No. 2, La chevelure (Arr. Heifetz)

Jascha Heifetz is widely regarded as one of the most influential violinists of the 20th century. For María Dueñas @mariaduenasviolin he has been a constant source of artistic inspiration since her childhood. With her new album HOMAGE TO HEIFETZ, she follows in his footsteps, placing at its core works closely tied to his legacy. For Debussy's La chevelure,

Maria Dueñas was able to record on her predecessor's own 1731 Stradivarius (the "Heifetz, Piel"), loaned to her for the occasion.

The album was recorded at London's iconic Abbey Road Studios with Gustavo Dudamel – an important inspiration for Dueñas not only "as a phenomenal musician, but also as a wonderful human being" – and the Simón Bolívar Symphony Orchestra.

The program includes, among other works, Korngold's Violin Concerto and Lalo's Symphonie espagnole, alongside miniatures by Debussy and Ponce that deliberately echo Heifetz's tradition. The result is a tribute that honors Heifetz's legacy while also showcasing María Dueñas's own distinctive artistic voice.

**OPÉRA DE DIJON. BERGEN
PHIHARMONIC ORCHESTRA, sam 19
sept 2026. BRAHMS (Concerto
pour piano n°2, Leif Ove
Andsnes), SIBELIUS (Symphonie
n°5, 1919). Dima
Slobodeniouk, direction**

Pour son premier concert à Dijon,

l'illustre phalange norvégienne, le Bergen Philharmonic Orchestra, l'un des plus anciens orchestres d'Europe, créé en plein siècle des Lumières en 1765, propose sous la direction de son chef finlandais Dima Slobodeniouk, un programme traversé par les vertiges du romantisme germanique et nordique. Le pianiste norvégien Leif Ove Andsnes se prête aux promesses de cette « première » orchestrale, en assurant la partie soliste du monumental et bouleversant *Concerto pour piano n°2* de Brahms.



Au programme, deux partitions fleuves qui célèbrent la force et la puissance poétique de l'orchestre, comme entité organique, et en complicité dialogue avec un instrument enchanteur, le piano... Brahms pour le XIX^e, dans le sillon tracé par Schumann son maître, et Sibelius pour le premier XX^eme, incarnent deux sommets de la musique romantique en Europe du Nord. Avec **le Concerto pour piano n° 2**, œuvre contemplative et majestueuse, spectaculaire et introspective, Brahms permet de fusionner comme rarement le lyrisme du clavier et le chant orchestral à jeu égal ; d'autant plus saisissant sous les doigts de l'élégant **Leif Ove Andsnes**. Tout le Concerto pour piano n°2 de Brahms d'une

ampleur symphonique affirmée (avec ses 4 mouvements), laisse pourtant le chant du clavier s'épanouir, entre la tragédie sombre à peine voilée, la digression facétieuse (en particulier dans le dernier mouvement *grazioso* où scintille les motifs populaires, rythmes hongrois réservés aux cordes), et au cœur de la sensibilité brahmsienne, une hypersensibilité affective qui est la clé de cette noblesse qui retourne toujours à l'intime et à la pudeur blessée

L'héroïque Symphonie n° 5 de Sibelius (ardente et fervente comme l'indique sa tonalité du mi bémol majeur), partition de la pleine maturité (composée pour les 50 ans de l'auteur), illustre un point d'équilibre dans l'écriture du finnois Sibelius, entre épure et clarté du cheminement symphonique et vitalité de la parure instrumentale. Le compositeur y excelle dans l'équation si difficile fusionnant idée musicale et mise en forme. Les 3 mouvements (*molto moderato* / *andante* / *allegro molto*), exprime l'espoir d'une nation (la Finlande) qui alors en 1919, obtient son indépendance vis à vis de la Russie.

De son côté, la compositrice contemporaine **Anna Berg**, d'origines norvégienne et vietnamienne, imagine dans sa pièce « ***Nuances of Water*** », un rituel rêveur et émerveillé, en hommage à l'élément aquatique. Sous la direction de Dima Slobodeniouk, le Bergen Philharmonic Orchestra offre au public français la découverte de sa curiosité imaginative, de sa formidable vitalité dans un répertoire qu'il connaît parfaitement. La phalange a été dirigé par Grieg lui-même de 1880 à 1882.

**Opéra de Dijon / Auditorium
Bergen Philharmonic Orchestra
Dima Slobodeniouk, Leif Ove Andsnes
Samedi 19 septembre 2026, 20h
RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le
site de l'OPÉRA DE DIJON :**

<https://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-26-27/bergen-philharmonic-orchestra/>

Durée : 2h avec entracte (20 mn)



programme

**Johannes Brahms
Concerto pour piano et orchestre n° 2 en si bémol majeur, op.
83**

Leif Ove Andsnes, piano

**Anna Berg
Nuances of Water**

**Jean Sibelius
Symphonie n° 5 en mi bémol majeur, op. 82**

**Bergen Philharmonic Orchestra
Direction musicale : Dima Slobodeniouk**

***Projet partagé avec le Festival international de musique
Besançon Franche-Comté – Chef et orchestre présente se
programme dans le cadre du 79^e Concours de Besançon, ven 18
sept 2026, Théâtre Ledoux de Besançon :
<https://festival-besancon.com/programme/>***

Photo © Lars Svenkerud

CRITIQUE, festivals. SABLÉ-SUR-SARTHE, Festival de Sablé, les 20 et 21 août 2026. Zutano BaZar, Les Argonautes, Mariana Flores, William Shelton, Benjamin Narvey, Jupiter...



L'édition 2026 du festival de Sablé confirme le bien fondé des choix d'une programmation qui a trouvé son plein équilibre : ouverture, diversité, accessibilité. Émanation de l'association [L'Entracte](#), le Festival de Sablé chaque été, sait fidéliser son public acquis comme il sait dans le même temps, séduire de nouveaux spectateurs ; il fait rayonner l'image et la notoriété de la ville de Sablé-sur-Sarthe, ... qui n'offre pas seulement ses délicieux biscuits au beurre, mais perpétue en la faisant

évoluer, sa riche et déjà très ancienne connexion avec les musiques baroques. Certes on peut regretter l'absence des ballets, hier si présents et porteurs de projets souvent spectaculaires... Mais la direction artistique de la chanteuse Laure Baert en cultivant la proximité entre l'univers personnel d'artistes à fort tempérament et un très large public, réalise une variation enthousiasmante et un rythme de plus en plus convaincant. En témoignent spectacles et concerts des deux journées de notre présence à Sablé : les 21 et 22 août derniers.

Photos : Ensemble Jupiter et Les Argonautes © Eric Lambert

jeudi 20 août 2026

WELCOME par la Compagnie **Zutano BaZar** (Scène Joël Le Theule, 18h) – Portée par la chorégraphe sarthoise **Florence Loison**, une chorégraphie métissée, théâtralisée est au cœur de ce spectacle où 4 interprètes se réapproprient par le langage, le corps, le chant, les interactions dansés, ... la partition initiale « *Welcome to all the pleasures* », texte du britannique Christopher Fishburn, mis en musique par **Purcell** en 1683. Dans un ring qui les encercle, les 4 interprètes s'affrontent, se confrontent, s'acclimatent au fur et à mesure de l'action où tableaux de plus oniriques, le chanteur flûtiste s'accorde à l'une de deux danseuses, puis dans un

final de plus en plus crépusculaire, le ténor s'abandonne aux 3 autres, dans un lamento qui évoque tous les opéras baroques et aussi les peintures affligées du XVII^e.

Le spectacle renoue avec ce passé pas si lointain où le festival de Sablé produisait au moins un grand spectacle dansé en ouverture, chaque été. Le projet ici sollicite les ressources locales puisque chorégraphe et danseurs sont implantés sur le territoire sarthois. L'écriture de Florence Loison s'inscrit au carrefour de formes et langages divers : danse, chant, langue des signes, avec la complicité du compositeur **Edouard Monjanel** qui a conçu d'après Purcell, toute la bande sonore. Très ancrée au sol, la danse invite à une restitution collective du texte, – véritable hymne et célébration des sens dont elle souligne les mots clés ; tout s'enchaîne dans un corps à corps brut, et dans une mise en forme dépouillée car c'est bien le centre sonore, la place que chacun occupe et défend vis à vis des autres, et la beauté du texte qui parfaitement exposés, inspirent l'unité du spectacle.

DIXIT DOMINUS. Les Argonautes, Jonas Descotte, direction (20h30, Église Notre-Dame, Sablé-sur-Sarthe) – l'émergence d'un nouveau collectif est toujours passionnant à suivre. C'est assurément le cas des Argonautes, jeune ensemble originaire de Suisse et dont le geste déjà très assuré, qui s'appuie sur des personnalités vocales déjà expérimentées et fortement individualisées (comme l'alto **Anthéa Pichanick**, ou la basse **Illia Mazurov...**), explorent ce soir le génie de deux compositeurs très engagés : le vénitien **Antonio Lotti** (1667-1740), maître reconnu, vénéré (alors maître de chapelle de San Marco), et son « disciple », alors en tournée formatrice, le jeune Saxon **Haendel**. A 22 ans, Haendel apprend en Italie la sensualité méditerranéenne ; il parfait tout autant son écriture dramatique d'une puissance expressive

inédite : c'est bien l'apport superlatif du programme que d'exprimer d'abord (dans son Miserere), la langue voluptueuse et implorante de Lotti ; puis sur le même texte (Dixit dominus), exposer ensuite ce qui distingue l'un de l'autre compositeur.



Maître du stile concertato, **Lotti** varie les formes selon le sens et le caractère de chaque verset (solos, duos, trios, chœur à 5 voix) ; quand Haendel dramatise avec une furià constante et idéalement calibrée, chaque intention du texte, souvent mot par mot. Sanguin, nerveux, le continuo fourni, relance toujours la tension et les vertiges dramatiques, quand le texte est sujet à une caractérisation de plus en plus aiguë et précise. Chaque accent, chaque élan vivifie la portée du texte qui célèbre la puissance divine.

L'audace le dispute à l'accentuation la plus contrastée. Expansif et fervent, Haendel fait du Dixit, un oratorio opératique qui exige des instrumentistes comme de chaque soliste, une implication totale. Le Saxon réussit l'alliance exceptionnelle de la haute virtuosité expressive et de la ferveur la plus sincère.

En cela **Les Argonautes** se montrent à la hauteur. Le chef **Jonas Descotte** suit l'articulation et l'éloquence haendélienne avec une acuité rare : son geste ralentit, creuse le sens, amplifie chaque respiration dans le sens de la méditation ou de l'exaltation, sans excès ni pesanteur, toujours conscient de la direction générale et du sens final. L'approche est d'une grande subtilité ; elle suscite une adhésion immédiate tant elle rend l'écriture directe, vivante, proche.

vendredi 21 août 2026

Scène Joël Le Theule, 11h – ALFONSINA, Marina Flores.

Accompagnée par le guitariste et pianiste **Quito Gato** (qui signe aussi une bonne partie des arrangements), et du contrebassiste **Romain Lecuyer**, la soprano **Mariana Flores**, – diva du baroque, s'expose ainsi hors musiques anciennes, en diseuse de sa terre natale, l'Argentine.

En jonglant avec les rythmes et le caractère des 12 mélodies retenues, la cantatrice établit un lien très fort avec le public, présentant chaque air (tonada), ou l'introduisant d'une petite anecdote sur la raison de son choix, sur son Argentine chérie (Cuyo, Mendoza, Saint-Louis)... La nostalgie se mêle aux danses les plus animées ou plus sombres (comme la zamba « *Azahares de magnolias* », composition de son beau-père décédé).



En hommage à celle qui a bercé ses jours et inspiré tout ce programme, la chanteuse argentine **Mercedes Sosa**, Marina Flores édifie une cathédrale vocale très incarnée, où chaque mot pèse son poids d'émotion et de souvenirs ; tout occupe sa juste place dans l'évocation intime et sensible de racines tendrement préservées.

Le chant diamantin de la diva sculpte chaque phrase avec une précision admirable. Son attention au verbe, son sens musical, la tenue de notes, la justesse jusque dans la fin de chaque mélodie,... enchantent littéralement dans une performance qui s'éloigne des engagements opératiques qui l'ont célébrée à juste titre.

Diva latine incantatoire et souvent hallucinée, Mariana Flores dévoile une autre corde à son arc ; elle sait nuancer et colorer sa voix selon les affects de chaque chanson. En accord total avec la guitare ou le piano, la voix suggère à fleur de peau et dans une intimité toujours enveloppante. Voilà un premier volet enchanteur, celui de Mariana inspirée par Alfonsina, dont la chanson (« *Alfonsina y el mar* ») apporte la

touche finale d'un récital tout en finesse.

Basilique Notre-dame du Chêne, 15h. UNE VÉNITIENNE A PARIS –

William Shelton, contre-ténor.
Autre récital porté par le chant
superlatif du contre-ténor
William Shelton qu'inspire avec
raison, l'écriture d'une
compositrice vénitienne
méconnue, **Antonia Bembo** (1640 –
1720). Eloquence et articulation
exceptionnelles, timbre



envoûtant, legato souverain, le soliste a surtout le sens du
texte, une présence qui se révèle captivante et qui est
naturellement dramatique. Le programme réunit plusieurs airs
et récitatifs d'une langueur amoureuse souvent douloureuse,
jamais outrée, toujours mesurée et nuancée, d'une intériorité
intense que l'interprète nuance avec un art indiscutable.

Chantant assis, pour resserrer davantage l'unité du trio qu'il
réalise avec la gambiste **Alice Trocellier** et le théoriser **Léo
Brunet**, **William Shelton** aborde et exprime 1001 nuances de la
peine amoureuse, atteignant de somptueuses couleurs dans
Cavalli (superbe **Lamento d'Apollon...** dieu défait, détruit,
démuni et impuissant face à la métamorphose de l'inaccessible
Daphné : « ma lyre lugubre entonne des accents d'agonie ») ;
surtout dans le remarquable **Lamento** de la Vierge d'**Antonia
Bembo** (« **Lamento della Vergine** ») dont la langue et l'écriture
atteignent le même niveau de fulgurance poétique et
expressive. Doué d'une gravité lumineuse, le contre-ténor
articule tous les accents d'un texte d'une rare puissance

poétique là aussi, exprimant la révolte de Marie (face à la mort), spectatrice impuissante de la Crucifixion de Jésus que Bembo fait parler au moment de son dernier souffle... William Shelton sait dévoiler le génie d'Antonia Bembo dans une page anthologique qui se hisse au niveau de Cavalli (le maître de la compositrice).

Entre chaque air, le chanteur narre un épisode de la vie (fascinante) d'**Antonia Bembo** : femme abandonnée et épouse trahie qui grâce au guitariste Corbetta, musicien de Louis XIV, gagne la France, comme un dernier recours après une vie chaotique. Elle obtient du Roi-Soleil, une pension et la reconnaissance tant espérée. On ne saurait imaginer interprète plus convaincant et inspiré, à ce jour, idéal ambassadeur des passions baroques. Le programme est l'objet d'un cd paru en nov dernier : à écouter et ré écouter de toute urgence.



Scène Joël Le Theule, 20h30 –LUTH & ARCHILUTH. La soirée est riche puisqu'elle comprend deux séquences distinctes. C'est d'abord le luth enchanteur [11 chœurs ou cordes doubles] du québécois **Benjamin Narvey** qui en quelques 40 mn résume l'histoire du luth au très fort pouvoir onirique, soulignant tout ce qu'a de sublime voire de subliminal [pour reprendre ses propres mots] l'instrument des rois, sous Louis XIII et Louis XIV.

L'approche est fluide et pédagogique ; elle permet de se familiariser avec un instrument encore trop rare au concert ;

l'interprète s'ingénie à distinguer les particularités de chaque compositeur ainsi abordé : Weiss, éthéré rêveur ; de Visée, d'une élégance dansante ; Lauffensteiner le Munichois, – élégantissime dans ses ornements séducteurs ; surtout Ennemond Gaultier dit « Le Vieux », le fondateur de l'école française et qui captive par son sens de l'épure, d'une économie classique lumineuse et subtile (L'Adieu)...

L'interprète dévoile son habileté à improviser et suivre ce qui est écrit dans un enchaînement poétique continu. On aurait souhaité des explications sur le timbre et les particularités de chaque instrument entre luth (à double cordes ou chœurs) et archiluth (à cordes simples)...

Nicolas
Altstaedt, Bruno Philippe, Thomas Dunford © Eric Lombard

La seconde partie du concert change radicalement d'ambiance comme de dispositif instrumental. Au solo le plus intimiste, succède l'activité collective hyperactive de l'Ensemble Jupiter...

La fougue, un jeu concerté, surpressif et poète (qui n'écarte pas quelque finesse), rendent justice et avec quel panache, au compositeur choisi : Vivaldi. Contredisant le jugement expéditif d'un Stravinsky réducteur pour lequel le Vénitien aurait composé 700 fois le même concerto, les instrumentistes enchaînent les pièces avec un entrain et une vivacité rare.

Sous la conduite diaboliquement affûtée de Thomas Dunford (et son luth ou son archiluth), les cordes de l'ensemble Jupiter redoublent de fièvre dramatique, à commencer par l'ouverture première (allegro) de l'opéra qui ouvre cette session : l'Olimpiade, trépidante entrée en matière. Le programme va

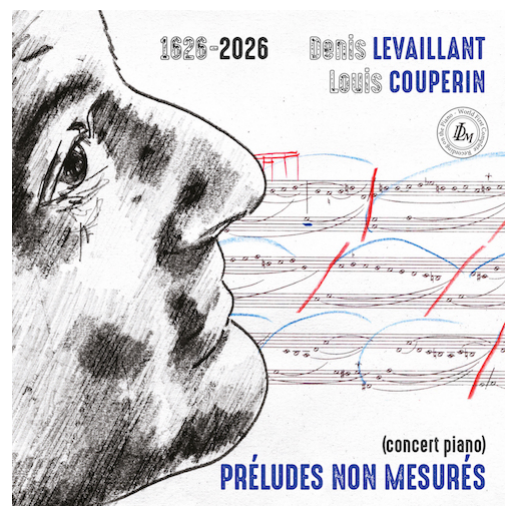
crescendo, tout en ménageant de facto des effets dignes de l'opéra. Mais ce soir les protagonistes sont les instruments à cordes et quels instruments. Le premier Concerto (pour violoncelle) qui suit donne la vraie mesure des enjeux expressifs de ce soir.

Après un premier concerto pour luth, plein d'entrain et de caressante poésie (Larghetto), sous les doigts généreux en variations improvisées de Thomas Dunford, le Concerto pour violoncelle RV 414 en mi mineur qui suit, expose les indéniables qualités présentes : digitalité virtuose et expressivité ciselée. Telle est l'équation que réalise haut la main, le violoncelliste, grand invité du programme, **Nicolas Altstaedt**, autorité sonore d'un feu impérieux, conquérant, et osons le mot, beethovénien. Son jeu embrase littéralement la partition de Vivaldi, exprimant au plus juste la fureur et la passion du Pretre Rosso. Même engagement superlatif dans le second Concerto RV 424 en mineur, et davantage encore dans le dernier Concerto pour deux violoncelles (RV 531 en la mineur), où Nicolas Altstaedt est rejoint par le violoncelliste **Bruno Philippe**, lequel amorce et nourrit avec son confrère, un dialogue nourri, argumenté, d'une éloquence égale, d'autant que les musiciens de Jupiter défendent sans réserve le nom qu'ils portent : leur énergie jupitérienne ne faiblit pas du début la fin, dont les deux premiers violons, sont d'une finesse sensible remarquable (malgré l'importance des basses : clavecin et violoncelle sont doublés par une contrebasse).

Entre chaque séquence, Thomas Dunford joue sur son archiluth ou son luth selon l'œuvre à venir, des liaisons musicales improvisées qui assurent à l'ensemble du programme, la cohérence et la continuité du flux sonore. Une soirée comme on les aime car à travers l'énergie et l'activité expressive du jeu, le programme dévoile aussi la très forte sensibilité d'un interprète ou d'un groupe artistique, leur imaginaire, leur jardin musical.

ENTRETIEN avec Denis LEVAILLANT, à propos de son nouvel enregistrement dédié aux *Préludes non mesurés* de Louis Couperin

Pour ses 400 ans en 2026, Louis Couperin (1626 – 1661), en partie éclipsé par son neveu François, méritait bien un éclairage original et personnel. Pari relevé et réussi par le compositeur et pianiste Denis Levaillant qui a enregistré les fameux *Préludes « non mesurés »* au piano : à l'interprète de



réaliser le corpus légué par le compositeur baroque, l'un des plus audacieux et aussi des plus emblématiquement français qui soit... Familier du jazz et de l'improvisation, Denis Levaillant aborde les *Préludes* en en soulignant l'essence expérimentale, la vivacité comme la liberté

inventive. Jamais le geste n'a paru aussi juste et pertinent, le pianiste privilégiant toujours l'esprit du jaillissement et de l'imagination comme source d'une dramaturgie « *cinématique* »...

Photo : © IMDb

CLASSIQUENEWS : Pourquoi Louis Couperin, et pourquoi les Préludes non mesurés aujourd'hui ?



Denis Levaillant : Je souhaitais marquer l'anniversaire de sa naissance. C'est un compositeur majeur du XVII^e siècle qui n'est toujours pas connu du plus grand nombre, le succès de son neveu François l'ayant un peu mis dans l'ombre. Cette invention géniale

que sont les Préludes non mesurés m'appelle depuis fort longtemps: je les cite par exemple dans mon livre sur l'Improvisation musicale, paru en 1980. Cette musique totalement écrite reste très proche de l'improvisation, il fallait donc que je m'en approche. Je n'ai pas changé de langue, je me suis approché d'une de ses sources.

CLASSIQUENEWS : Pourquoi le piano ?

Denis Levaillant : Aujourd'hui, tous les pianistes jouent Rameau. Il me semble temps de jouer la musique de Louis Couperin sur le piano d'aujourd'hui, car il se prête admirablement à son interprétation. Sa richesse harmonique rend pleinement justice à cette écriture. Certaines tenues donnent presque l'impression que Couperin imagine l'effet de la pédale tonale: les basses profondes ne cessent de déclencher des halos résonants dans le médium.

CLASSIQUENEWS : Le jazz apporte-t-il quelque chose ?

Denis Levaillant : Plus que le jazz, c'est la pratique de l'improvisation qui me semble pertinente ici. Il faut respirer, phraser sans mesure, déclamer, articuler, orner, s'attarder, puis se presser, exactement comme dans une improvisation d'aujourd'hui.

CLASSIQUENEWS : Que révèlent les Préludes ?

Denis Levaillant : Ils révèlent un compositeur d'une modernité étonnante. Il pense la musique comme un organisme vivant, comme une langue en mouvement, une narration. Plus une musique est autonome, cohérente et créative, plus elle devient cinématique. Les Préludes de Louis Couperin produisent des images sans jamais les décrire.

CLASSIQUENEWS : Où situez-vous cet enregistrement dans votre parcours ?

Denis Levaillant : Depuis toujours, j'ai l'intuition de construire une œuvre unique dont chaque étape, chaque composition nouvelle, révèle une couleur différente. Par ailleurs, quand j'interprète, je suis en situation de créateur: je dois penser comme le compositeur au point de ressentir son écriture comme la mienne. Couperin n'est donc pas un détour. C'est une nouvelle entrée dans ce même univers.



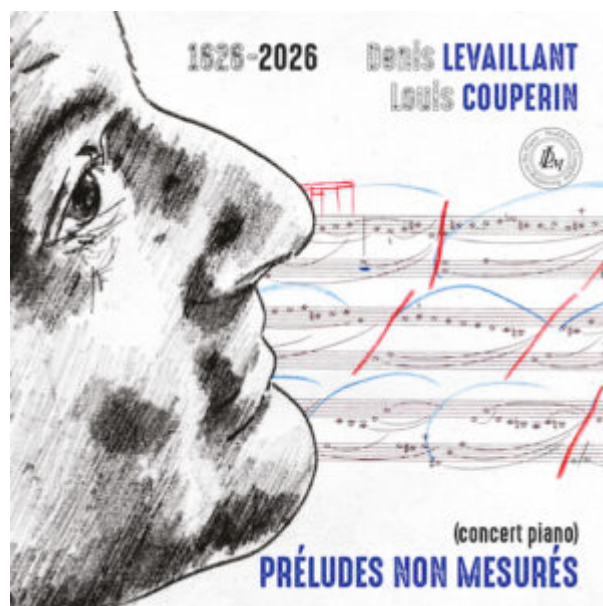
CLASSIQUENEWS : Une anecdote, un souvenir lié à cet enregistrement ?

Denis Levaillant : En réécoutant les prises, je me suis aperçu que j'avais joué intuitivement un si bécarré à la place du si bémol au début du cinquième Prélude. Mon premier réflexe a été de vouloir corriger cette « erreur ». Mais cette note créait une tension harmonique inattendue qui me paraissait juste, d'autant que le prélude joue ensuite sur une ambiguïté permanente entre majeur et mineur (dès les lignes 2 et 3, le sib devient bécarré, redevient bémol, etc.). J'ai finalement décidé de la conserver. À certains moments très rares, l'oreille peut être plus fidèle que l'oeil.

Propos recueillis en août 2026

LIRE aussi notre présentation annonce du cd Louis COUPERIN :
Préludes non mesurés. Denis Levaillant, piano (1 cd DLM
éditions)

LOUIS COUPERIN : Préludes non mesurés, Première intégrale mondiale des Préludes non mesurés sur un piano de concert moderne... À l'occasion des 400 ans de sa naissance, le pianiste Denis Levaillant présente le premier enregistrement intégral au piano des Préludes non mesurés de Louis Couperin (dans l'édition de Davitt Moroney)



<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-louis-couperin-preludes-non-mesures-danis-levaillant-piano-1-cd-dlm-editions/>

**CRITIQUE, Festivals. 70e
MENUHIN FESTIVAL GSTAAD, le
16 août 2026. Rachmaninov
(Concerto pour piano n°3 /
Isata Kanneh-Mason, piano),
Mahler : Symphonie n°1
« Titan ». Budapest Festival
Orchestra, Iván Fischer,
direction**

*Emblématique des valeurs du Festival
depuis ses débuts, entre transmission et
émergence, la 2ème soirée de notre
séjour au Menuhin Festival Gstaad 2026,
met l'accent sur une jeune artiste qui,
dans le Concerto choisi, bénéficie de la
très solide expérience de l'orchestre
invité, le somptueux Budapest Festival
Orchestra, et son chef IVAN FISCHER...
lequel au début du programme, se voit
décerné pour ses qualités humaines
autant qu'artistiques, le « Beethoven*

Friendship Award » , des mains de Daniel Hope, intendant du Festival (et aussi pour cette occurrence, président de la Beethoven-Haus Bonn). Reconnaissance ô combien méritée. Dans les faits, la soirée va crescendo, elle devient même mémorable, en particulier pour sa 2ème partie, où chef et orchestre réalisent un Mahler littéralement... passionnant.

Photos © Raphaël Faux 2026



Sommet

redoutable du répertoire pianistique, le **Concerto pour piano n°3 de Rachmaninov** (créé à New York en 1909) coule sous les doigts de la pianiste **Isata Kanneh-Mason**. Pendant les 50 mn requises, l'interprète portée par l'Orchestre du Festival de Budapest (**Budapest Festival Orchestra**) et son chef **Ivan Fischer**, d'une souplesse expressive continue, affronte toutes les séquences – dont l'immense et démoniaque cadence qui conclut comme une ultime récapitulation, le monumental premier mouvement.

Orchestre et chef éclairent en nuances, vertiges, éclairs, l'une des partitions les plus spectaculaires et flamboyantes de l'auteur (en particulier les climats des deux premiers mouvements) qui simultanément compose son poème fantastique « *l'île des morts* ».

De son côté, la jeune pianiste affronte sans sourcilier, une partition fleuve, aux milles voluptés virtuoses que l'orchestre fait basculer comme dans un rêve éveillé (cf le second mouvement *Intermezzo – Adagio*) ... le chef y étire davantage chaque longue phrase dans des respirations suspendues. Tandis que le finale, « *alla breve* » affirme des carrures rythmiques plus nerveuses et conquérantes, dans une chevauchée constellée d'accents brillants et tout aussi rêveurs.

Le Mahler fulgurant d'Iván Fischer

Les malhériens avertis, connaisseurs, comme les néophytes adeptes des accomplissements symphoniques auront vécu une expérience décisive ce soir. La « **Titan** » (première symphonie de Gustav Mahler) revêt une sonorité particulière sous la direction de l'excellent Iván Fischer. La maîtrise des

nuances, le relief individualisé de chaque bois et vents (en particulier les clarinettes dès le prélude *misterioso*), la tenue des cordes d'une volupté insolente ; celle des cuivres dont l'appel en coulisse)... annoncent la couleur de ce qui va se produire : le jaillissement d'une symphonie cosmique, comme s'il s'agissait de sa création. L'auditeur en suit chaque séquence comme l'élément d'un drame ineffable et imprévisible (aux forts ancrages autobiographiques).

Le geste du chef est magistral : précis et souple, économe et ample ; il ralentit volontiers les tempi (certains diront trop, surtout dans le second mouvement), cisèle chaque nuance instrumental ; obtient tout de l'orchestre, exprimant la fureur contenue, inquiète, intranquille, comme l'exultation grandissante, accomplissant ce qui est en jeu précisément, et ce qu'explique le maestro hongrois lui-même en introduction au concert : un cheminement irrépessible, d'une tension impérieuse, de l'ombre à la lumière, de l'enfer au... Paradis. Vers son point final , culminant qui est une exultation.

Cette symphonie-source, créée dans sa version définitive en 4 parties en 1896 à Berlin, montre avant la culmination finale, un chemin tortueux, immense, vertigineux, retors, où le compositeur, proche de Jean-Paul, exprime lui-même quantité d'épisodes contrastés, autant d'épreuves d'une vie terrestre où les morsures du destin et les revers de fortune alternent avec des rêves amoureux trop vite évaporés. Pas de salut sans souffrance. Et la victoire finale est ici, comme dans toutes les symphonies de Mahler, remportée de (très) haute lutte.

Impérial et poète, véritable sorcier des illusions sonores, **Iván Fischer ensorçèle l'audience** (tout en électrisant ses musiciens). Sans omettre, le délire et la verve parodique, d'une saveur amère et ironique dans la valse-laendler du 2è mouvement, où jaillissent la vulgarité et le ton débridé des trompettes ; sans omettre aussi l'élan fantomatique voire spectrale de la marche funèbre développée dans l'ambivalence géniale du 3è mouvement, alternant Frères Jacques et le thème

bohémien, essentiellement parodique.

Dans ce labyrinthe trouble qui mêle tendresse et démonisme, visions et sentiments, horreur et tendresse, le chef réalise un voyage intérieur d'une rare puissance, exprimant enfin dans le Final, la jubilation attendue dans la lumière et la vérité (du ré majeur).

Généreux, tendre, mais aussi fiévreux et finalement impérial, Iván Fischer démontre à nouveau sa très fine compréhension des massifs malhériens. Soirée mémorable, orchestralement captivante.

CRITIQUE, Festivals. 70è MENUHIN FESTIVAL GSTAAD, le 16 août 2026. Rachmaninov (Concerto pour piano n°3 / Isata Kanneh-Mason, piano), Mahler : Symphonie n°1 « Titan ». Budapest Festival Orchestra, Iván Fischer, direction



**Nouvelles randonnées
au Menuhin Festival Gstaad 2026**

Randonnées musicales

Plus qu'un prolongement des valeurs incarnées par Yehudi Menuhin, le violoniste Daniel Hope en dirigeant désormais la ligne artistique du Menuhin Festival Gstaad, retrouve l'esprit même de l'Événement à ses débuts. Ce retour aux fondamentaux originels s'exprime surtout sous deux aspects : le soutien aux jeunes interprètes émergents ; et aussi le lien avec la Nature désormais sanctuarisée, source essentielle pour les musiciens et les compositeurs, comme écrin générique qui confère au festival dans son ensemble, sa singularité marquante. C'est à l'adresse de tous les publics, les festivaliers comme les artistes invités, des randonnées qui

associent le temps du Festival, l'expérience musicale et l'épreuve si régénératrice de la marche en plein air...

AU MENUHN FESTIVAL GSTAAD

Nature et Musique, l'équation stimulante



Pas de Festival sans les chalets, les paysages, les cimes, ... la présence du vivant et de ce cadre végétal qui transmet l'idée d'une communauté pastorale font du Menuhin Festival Gstaad un événement artistique indissociable de son environnement naturel. Les diverses identités visuels et affiches le montrent à chaque édition : pas de Festival sans le profil des montagnes environnantes.

L'édition 2026, celle des 70 ans, voit ainsi l'apparition des randonnées à flanc de montagnes ; intitulées « **President's Hikes** » (et de fait pilotées et guidées par le Président du

Festival, **Richard Müller**, lui-même guide expérimenté), les « marches » en pleine nature invitent les festivaliers à rétablir dans leur expérience du Festival, la place centrale de la Nature et du Vivant.

Celle à laquelle nous avons participé, commençait à 10h30, se terminait à 14h30, soit 4h d'un contact avec la nature, entier et régénérant, que les propos de Yehudi Menuhin lui-même, inscrivent dans une optique générale, visionnaire et particulièrement engagée : le violoniste fondateur du Festival en 1956, déclarait à la tribune de l'UNESCO en oct 1969 : « ***Le droit au silence, à un air pur, à une eau limpide, aux prairies, aux forêts et à une alimentation authentique, devrait être inscrit dans la constitution de tous les États.*** »

Comme s'il prenait aux pieds de la lettre cette déclaration saisissante, le Menuhin Festival applique très concrètement l'adage devenu légendaire... et pour renforcer davantage Nature et Musique, un concert en plein air ponctue la randonnée, comme une offrande récompensant l'effort fourni. **Au programme de ce 16 août** : Poulenc, Bernstein, Glazounov, entre autres par les cuivres de l'Orchestre du Festival, le GFO / Gstaad Festival Orchestra. Cette année, 3 randonnées sont programmées : la prochaine a lieu jeudi 27 août 2026 (à partir de 10h30).

L'expérience du plein air complète l'offre déjà existante sur les cimes : les concerts sur l'Eggly (cycle intitulé « ***Mountain spirit*** ») font désormais partie de la programmation, avec une vue spectaculaire sur le Saanenland, sur Gstaad entre autres ; de quoi respirer, prendre de la hauteur et rétablir ce lien central entre Nature et Musique. Les musiciens jouent quand le soleil se couche derrière les montagnes permettant aux festivaliers de vivre une expérience unique à partir de la tombée de la nuit... Incontournable.

prochains concerts symphoniques

Prochains grands concerts symphoniques sous la tente de GSTAAD, entre autres :

Royal Danish Orchestra / Nikolaj S-Znaider, violon / direction : **Marie Jacquot** (concerto pour violon de Brahms / Romeo et Juliette de Prokofiev, extraits, **sam 22 août 2026**, 19h30),

Royal Philharmonic Orchestra / Vasily Petrenko et **Thomas Hampson**, baryton (Lieder d'Alma Mahler, Rockert-lieder et Symphonie n°5 de Gustav Mahler, **ven 28 août 2026**, 19h30),

Roya Philharmonic Orchestra, Vasily Petrenko et **Behzod Abduraimov**, piano (Concerto pou piano n°1 et Symphonie n°5 de Tchaïkovski, **sam 29 août 2026**, 19h30)... Plus d'infos sur le site du MENUHIN FESTIVAL GSTAAD 2026, jusqu'au 5 septembre 2026 : <https://www.menuhin.ch/fr>

présentation

LIRE aussi notre présentation du **70è MENUHIN FESTVAL GSTAAD** (16.7 – 5.9.2026) :

<https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-daniel-hope-inaugure-sa-premiere-programmation-family-matters-16-juil-5-sept-2026-temps-forts-1/>

et aussi notre dépêche 4 :

<https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-16-juil-5-sept-2026-temps-fort-4-lancement-de-la-70eme-edition-family-matters/>

**CRITIQUE, Festival. 70e
MENUHIN FESTIVAL GSTAAD
(Tente du Festival), le 15
août 2026. ELGAR : Concerto
pour violon (Daniel Hope,
violon) / BEETHOVEN :**

Symphonie n°5. Gstaad Festival Orchestra (GF0), Alexander Shelley (direction)

Les projecteurs sont braqués sur cette édition anniversaire du premier festival de musique classique en Suisse ; Daniel Hope, nouvel intendant, allait-il être à la hauteur des attentes... allait-il être fidèle à l'esprit du fondateur – Yehudi Menuhin – pour cette 70ème édition ? Mieux, allait-il prolonger tout en la renouvelant, la cohérence d'une programmation à nulle autre pareille (dans sa diversité et ses engagements) ?...

Photos : Raphaël Faux / MENUHIN FESTIVAL GSTAAD 2026

Avouons d'emblée que les défis (multiples) ont été relevés avec une énergie et une élégance indiscutables ; le nouvel intendant paraissant sur tous les fronts, présentant les concerts (et aussi participant au premier sommet « Art et économie »), portant lui-même comme pédagogue, l'Académie des cordes ; remettant sur scène les distinctions couronnant les meilleurs jeunes chefs.fes participant à la *Conducting Academy* (où participait aux côtés de **Jaap Von Zweeden**, le chef britannique **Alexander Shelley**)... LIRE notre dépêche : **Tess**

Jackson et Leonhardt Kreutzmann, co-lauréats du *Menuhin Conducting Prize* 2026 :
<https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-menuhin-conducting-prize-2026-tess-jackson-et-leonhard-kreutzmann-co-laureats/>.

Daniel Hope joue Elgar : filiations et esprit de famille

En plus des valeurs défendues et incarnées dès l'origine par Yehudi Menuhin, **Daniel Hope** souligne avec raison tout ce qui compose cette esprit de famille mis à l'honneur par le thème fédérateur de cette édition (« **Family matters** »). Dans les faits jouer ce soir en première partie, **le Concerto pour violon d'Elgar** (1910) n'est pas anodin : **Daniel Hope** l'ayant travaillé sous les conseils de Menuhin lui-même, lequel l'avait joué en complicité avec le compositeur quand il avait 16 ans... Le jeune Menuhin l'enregistra aussi pour la première fois sous la conduite de l'auteur. La partition concentre ainsi une communauté artistique et rappelle cette filiation toujours active qui produit la richesse des propositions. Ce soir, le chef hyper élégant dans sa gestuelle (main gauche) comme dans ses choix expressifs, **Alexander Shelley**, exprime l'impérieux bouillonnement sonore d'une orchestration généreuse, l'écriture d'Elgar redoublant d'effets, de reprises, de variations dans ce concerto où le violon doit se confronter à une masse continument présente et mouvante (pas moins de 6 motifs mélodiques se succédant dans le premier mouvement Allegro), d'une activité et d'un format... symphoniques, – le Concerto ayant été conçu en 1910, entre 2 Symphonies. Daniel Hope défend la partie violonistique avec une ardeur inébranlable, droite, tendue, qui enfin – après l'évocation des 2^e, 4^e thèmes, s'épanche en un lyrisme contemplatif avec le 5^e. Le chef permet au soliste d'émerger suffisamment dans cette tempête à la fois solennelle et

spectaculaire, viscéralement orchestrale, grave et furieusement contrastée.



Daniel Hope nuance davantage sa partie dans le 2ème mouvement ; l'épisode plus introspectif, déploie un chant enveloppant, chambriste, comme une prière retenue, seule véritable échappée intime plus franche et conduite sur le fil du violon qui ne perd jamais sa souterraine tension. Puis c'est un jeu plus libre et d'un écoulement rhapsodique dont le format orchestral souligne et nourrit l'ampleur croissante dans un 3ème et dernier mouvement (Allegro molto) plus énergique encore que le premier Allegro. Le souffle grandiose prenant le pas sur l'intimisme et l'économie formelle. Chef et soliste trouvent

le ton juste ; un format toujours corseté et magnifiquement déclamatoire; jouant sur les contrastes et dans cette séquence, les successions de modulations ; jamais réellement clair et franc, le chant du violon semble exprimer sans révéler ; se cantonner à une maîtrise continue, une pudeur de mise dont les racines ont à voir avec la vie personnelle du compositeur : Elgar pensant constamment sans en confesser son impuissante frustration, à l'être aimée (qui est aussi le sujet central de la 13ème des « *Variations Enigma* », la femme aimée secrètement, l'américaine Julia H. Worthington, qui mourra après la création du Concerto en 1913). La connaissance de cette indice autobiographique tend à amenuiser la couleur solennelle, un rien « pompier » de la partition. Le mérite de Daniel Hope est de défendre la partition à échelle humaine, à hauteur des sentiments, certes refoulés mais continuent présents.

Alexandre Shelley : puissance et élégance

En seconde partie (l'incandescente **Symphonie n°5 de Beethoven**), **Alexander Shelley** développe toutes les qualités détectées dans la première : geste ample, percutant, détaillé, ouvragé avec un feu communicatif et une souplesse so british ; sachant en particulier tout obtenir de l'Orchestre du Festival : le **GF0 Gstaad Festival Orchestra**. D'un bout à l'autre des 4 mouvements de ce fabuleux galop orchestral, s'accomplit cette obstination furieuse et conquérante qui s'exprime par le rythme et la vitalité mordante des pupitres. Dès le premier Allegro, surgit détaillé et percutant, le relief individualisé du cor et du hautbois, l'énergie irrésistible des cordes ; l'Andante permet aux violoncelles de déployer de superbes phrasés et des respirations qui semblent chercher le sens profond de chaque mesure ; le chef y cultive ce lien organique

d'une volupté inédite et dansante (emblèmes là encore de la grande élégance de sa direction). Le 3^e mouvement immerge dans l'esprit de la fatalité la plus sombre, suggérant l'esprit du destin

auquel Beethoven apporte sa réponse définitive ; dans le dernier mouvement justement, que le chef aborde plus articulé que jamais, dans une exultation et un jaillissement primitif impérieux, en y apportant ce sentiment de pure joie qui prolonge la jubilation de son opéra *Fidelio* (final dont la composition est quasi simultanée), et qui fera les délices ultimes de la future 9^e symphonie (et son ode triomphale).



En *bis*, **Alexandre Schelley** dirige une *ouverture* des *Noces de Figaro* dont l'effervescence bienvenue semblait prolonger l'exaltation beethovénienne, **Daniel Hope** ayant rejoint le pupitre des violons, dans cet esprit de communauté fraternelle si stimulante. Programme symphonique pleinement réussi,

d'autant plus qu'il s'agissait du premier grand concert orchestral sous la **Tente de Gstaad** avec Daniel Hope, en soliste mais aussi dans l'orchestre.



**CRITIQUE, Festival. 70e MENUHIN FESTIVAL
GSTAAD, sam 15 août 2026.** Concerto pour violon
d'Elgar (**Daniel Hope**, violon), Symphonie n°5 de
Beethoven, **GFO Gstaad Festival Orchestra**,
Alexander Shelley, direction – Photos © Raphael Faux / Menuhin
Festival Gstaad 2026

prochains concerts symphoniques

Prochains grands concerts symphoniques sous la tente de GSTAAD, entre autres :

Royal Danish Orchestra / Nikolaj S-Znaider, violon / direction : **Marie Jacquot** (concerto pour violon de Brahms / Romeo et Juliette de Prokofiev, extraits, **sam 22 août 2026**, 19h30),

Royal Philharmonic Orchestra / Vasily Petrenko et **Thomas Hampson**, baryton (Lieder d'Alma Mahler, Rockert-lieder et Symphonie n°5 de Gustav Mahler, **ven 28 août 2026**, 19h30),

Royal Philharmonic Orchestra, Vasily Petrenko et **Behzod Abduraimov**, piano (Concerto pour piano n°1 et Symphonie n°5 de Tchaïkovski, **sam 29 août 2026**, 19h30)... Plus d'infos sur le site du MENUHIN FESTIVAL GSTAAD 2026, jusqu'au 5 septembre 2026 : <https://www.menuhin.ch/fr>

présentation

LIRE aussi notre présentation du **70è MENUHIN FESTVAL GSTAAD** (16.7 – 5.9.2026) :

<https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-daniel-hope-inaugure-sa-premiere-programmation-family-matters-16-juil-5-sept-2026-temps-forts-1/>

[Menuhin Festival Gstaad 2026 : Daniel Hope inaugure sa première programmation : « Family Matters », 16 juil – 5 sept 2026 \(temps forts 1\)](https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-daniel-hope-inaugure-sa-premiere-programmation-family-matters-16-juil-5-sept-2026-temps-forts-1/)

et aussi notre dépêche 4 :

<https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-16-juil-5-sept-2026-temps-fort-4-lancement-de-la-70eme-edition-family-matters/>

[Menuhin Festival Gstaad 2026, 16 juil – 5 sept 2026 \(Temps forts 4\). Lancement de la 70ème édition : « Family Matters »...](https://www.classiquenews.com/menuhin-festival-gstaad-2026-16-juil-5-sept-2026-temps-fort-4-lancement-de-la-70eme-edition-family-matters/)

30ème Festival International ALBERT ROUSSEL : 12 sept – 28 nov 2026. Floréal Dervin, Emmanuel Hocdé, Damien Top, Jessica Dahmani, Vincent Delage...

Au cœur des Flandres françaises, le CIAR / Centre International Albert Roussel, fondé en 1992 agit pour le rayonnement de l'œuvre d'Albert Roussel en France, en Europe et partout dans le monde. Sa médiathèque conserve à présent des milliers de documents autographes et des archives qui concernent l'histoire de la musique française et flamande des 19 et 20èmes siècles. Le fonds regroupe aussi la plus importante collection de pièces concernant le compositeur Albert Roussel (manuscrits, lettres autographes, photographies, livres, enregistrements, etc...). Il continue de s'enrichir régulièrement soit par des acquisitions faites par l'association, soit par des dons.

Le FESTIVAL INTERNATIONAL ALBERT ROUSSEL créé en 1997, complète l'activité et l'objet du CIAR / Centre international

Albert Roussel. Sous la direction artistique de **Damien Top**, le Festival chaque année, propose une programmation qui permet la redécouverte de nombreux compositeurs issus de Flandre : Auguste Taccoen, François Knorr, Valentin Neuville, Maxime Dumoulin, Francis Loriaux, Vic Legley, Christophe Looten, Raymond Loucheur, ... ou du Pays de Caux : Claude Delvincourt, Maurice Thiriet, Pauline Amblard, etc. En outre la collection de cd qui conserve la trace de nombreux projets musicaux, prolonge son action d'ambassadeur culturel privilégié. A l'automne 2026, le Festival Albert Roussel fête sa 30ème édition.

30ème Festival
du 12 septembre au 29 novembre 2026
7 événements incontournables

Samedi 12 septembre 2026 à 20h
Collégiale Notre-Dame de Cassel
Concert d'ouverture
Floréal Dervin, piano

Albert Groz : Epithalame

1. ?...
2. Paysage – Portrait – Amour – Rêves
3. Gens de la noce – Danses bourgeoises et rustiques
4. Cloches – Cortège – Epousailles – Duo – Avenir

Albert Roussel : Des Heures passent... op.1

1. Graves, légères...
2. Joyeuses...
3. Tragiques...

4.Champêtres...

Vincent d'Indy : Tableaux de voyage op.33 (extraits)

1.?

2. En marche

3. Le Lac vert

4. La pluie

Aventures sentimentales et exploration des sommets alpins se succèdent au cours du programme interprété par un jeune pianiste émergent. Floréal Dervin rend hommage à la Schola Cantorum, réunissant le maître Vincent d'Indy et deux de ses brillants disciples.

Entrée : 10 €

Orgue en Fête

Samedi 3 octobre à 20h

Hazebrouck – église Saint-Eloi

Emmanuel Hocdé

titulaire de l'église Saint-Eloi à Paris et de la cathédrale de Laval

Grand Prix de Chartres

Alexandre Guilmant : Sonate pour orgue en ré mineur op 42

Introduction et Allegro

Albert Roussel : Prélude et fughetta

Eugène Gigout : Grand chœur dialogué

Auguste Fauchard : Finale de la première symphonie

Valentin Neuville : Vitrail

Nadia Boulanger : Prélude (extrait des 3 pièces)

Vincent d'Indy : Prélude pour GO op.66

Louis Vierne : Carillon de Westminster

Autour de la harpe

Samedi 10 octobre à 17h

Église Saint-Vaast de Zuytpeene

Le ténor Damien Top et la harpiste Jessica Dahmani interprètent des chansons de troubadours ainsi que des morceaux pour harpe seule signés Albert Roussel et Pierrette Mari. L'alliance subtile entre les mélismes de la voix et les sonorités de la harpe.

René de Castéra : Chansons de troubadours

Albert Roussel : Impromptu op. 21 pour harpe

Maurice Thiriet : Deux ballades médiévale

André Caplet : Deux Sonnets de Joachim du Bellay

Pierrette Mari : Deux Promenades pour harpe

Joseph Canteloube : Pastourelle (Chant d'Auvergne)

Entrée : 10 euros

Autour de la Schola Cantorum

Dimanche 18 octobre à 17h00

Château de Morbecque

Damien Top, ténor et Vincent Delage, piano

Plusieurs manuscrits retrouvés de compositeurs issus de la Schola Cantorum sont interprétés pour la première fois au cours d'un programme varié, reflétant la diversité stylistique de cette école qui marqua l'histoire de la musique française.

Vincent d'Indy : Lied maritime (Vincent d'Indy)

Albert Roussel : Le départ (Henri de Régnier)

René de Castéra : Je ne sais pourquoi (Paul Verlaine)

Charles Bordes : Vier Melodische Sätze (Nikolaus Lenau)
création mondiale

1 – Drüben geht die Sonne schelden...

2 – Trübe wird's, die Wolken...

3 – Au dem Teich, dem regungslose...

4 – So oft sie kam, erschien mir...

Léon de Saint-Réquier : Petits poèmes (Maurice Rollinat)
création mondiale

1 – Le bruit de l'eau

2 – La lanterne

3 – Rondeau de printemps

Georges Auric : Huit poèmes chinois (Henri-Pierre Roché)
création mondiale

La lune pâle

Sur la touffe de bambou

Les oiseaux envolés

Une tortue repose

Vous demandez pourquoi

Ici, accablé et malade

Hier soir tu étais une fiancée

Ecoute cette chanson

Joseph Canteloube : Autour du palais de cristal
création mondiale

Daniel Brel : Milonga (Virginie Desplain)
création mondiale

Albert Roussel :

Cœur en péril (René Chalupt)

Le bachelier de Salamanque (René Chalupt)

Entrée : 20 €

En présence de Daniel Brel

buffet en compagnie des artistes après le concert

Hommage à Pierre Etaix

Cinéma « Arcs-en-Ciel » d'Hazebrouck

Lundi 2 novembre à 20h

Soirée cinéma et humour en hommage à Pierre Etaix
disparu il y a dix ans, le 14 octobre 2016

Rencontre avec Odile Etaix

Projection du film « Le Grand Amour »

Cinéaste, clown, dessinateur, Pierre Etaix a marqué le monde du spectacle par son humour et sa distinction. Une rencontre autour de son œuvre animée par son épouse Odile Etaix suivie de la projection de Le Grand amour.

Entrée : 5,90 €

Le salon romantique

d'Edmond de Cousse-maker

Vendredi 20 novembre à 20h

Eglise Saint-Erasme de Sercus

Damien Top, ténor

Jessica Dahmani, harpe

Eric Hénon, piano

Gioachino Rossini

Sérénade extrait du Barbier de Séville

Michele Carafa

Cavatine extrait de Masaniello ou le pêcheur napolitain

Edmond de Cousse-maker

Quadrille de contredanse

Franz Liszt : Consolation

Franz Schubert

Godefroid : Etude pour harpe

Zoé de La Rue : Romance

Edmond de Cousse-maker

Que faire il faut y passer tous – Cecilia – Le Sénateur

Entrée : 10 €

Un verre de l'amitié permettra d'échanger avec les artistes à l'issue du concert

Concert de Clôture

Par amour du sax

Dimanche 29 novembre à 17h

Eglise Saint-Omer de Bavinchove

Michel Supéra, saxophone

Jean-Michel Dayez, piano

Claude Delvincourt : Croquembouches

Vincent d'Indy : Choral varié op.55

Jules Demersseman : Fantaisie op.32

Claude Debussy : Rapsodie

Pierrette Mari : Allégorie – création

Albert Roussel : Mélodies

Darius Milhaud : Scaramouche op.165b

Entrée : 10 euros

En présence de Pierrette Mari

Un verre de l'amitié permettra d'échanger avec les artistes à l'issue du concert

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes, les artistes invités, les œuvres jouées... sur le site du 30ème Festival International Albert Roussel 2026 :
<https://ciar.e-monsite.com/pages/festival-2026.html>
